LE FIGARO

L'ÉVÉNEMENT

PHILIPPE STARCK L'ÉLÉGANCE DU MINIMUM

L'HYPERACTIF DU DESIGN REVISITE SA PROPRE HISTOIRE ET CELLE AVEC UN GRAND H À TRAVERS LA MISS DIOR, RÉINTERPRÉTATION DE LA CHAISE MÉDAILLON DE LA MAISON DE L'AVENUE MONTAIGNE. RENCONTRE.

MADELEINE VOISIN

Il est 19 heures tapantes lorsque Philippe Starck fait irruption sur l'écran. « *La ponctualité est un vrai devoir, il n'y a rien de plus offensant que quelqu'un qui n'est pas ponctuel. C'est dire que le temps de l'autre n'a pas de valeur* », assène-t-il. Quelques jours avant le coup d'envoi de la semaine du design de Milan – qui a lieu jusqu'au 12 juin – il a bien voulu nous recevoir via PC interposés afin de nous parler de l'un de ses derniers projets : une collaboration avec Dior, une première pour lui avec une maison de couture. L'an dernier, 17 créatifs, dont Nendo, Sam Baron et India Mahdavi, avaient revisité la chaise médaillon qui colle à la peau de la marque depuis l'ouverture de la première boutique, en 1947. Cette fois, le designer star est le seul à se prêter à l'exercice. Le résultat est à découvrir dès aujourd'hui au Palazzo Citterio, en plein cœur de la capitale lombarde, dans une installation qui se veut incroyable « *Je ne vous en dirai pas plus !* s'exclame Olivier Bialobos, directeur de la communication et de l'image One Dior, et directeur de Dior Maison. *En réalité, nous avions sollicité M. Starck dès le début. Mais son interprétation a demandé plus de temps à concevoir, notamment parce que nous avons l'intention de commercialiser le modèle. J'ai toujours eu une grande admiration pour lui, qui est, selon moi, le Christian Dior du design. Pour lui, il s'agit de boucler une boucle. Quant à moi, je trouvais intéressante cette rencontre entre trois noms emblématiques : Dior, Starck et la chaise médaillon.* »

Le septuagénaire a déjà une histoire avec le siège à l'ovoïde, conçu par Louis Delanois fin 1769 pour le salon de compagnie de l'appartement de Versailles de Madame Du Barry, ultime favorite du roi Louis XV : en 2002, Starck signe pour l'éditeur Kartell le fauteuil Louis Ghost (comprendre « Louis le fantôme »), puis Victoria, sa version sans accoudoirs, trois ans plus tard. Si son modèle conserve les lignes baroques emblématiques du style Louis XVI, le bois et le tissu sont remplacés, d'abord par du polycarbonate transparent, puis par du polycarbonate 2.0, provenant de matières premières renouvelables. « *Cette pièce, tout le monde la reconnaît et la perçoit comme un objet familier. J'ai toujours cherché à être le médium d'une mémoire collective. La chaise médaillon, langage universel, est un terrain extraordinairement riche de potentiel.* » La proposition de Dior lui permet de se replonger « *avec joie* » dans sa propre histoire et dans l'Histoire avec un grand H. « *Christian Dior a fait de cette assise une icône. J'ai été propulsé dans la maison de ladite chaise et ai eu l'opportunité de continuer mon travail sur la dématérialisation, d'aller encore plus loin dans ma recherche de la racine carrée de ce classique : diviser jusqu'à en obtenir l'essence, l'esprit, l'épine dorsale.* » Sa Miss

Dior, en aluminium, ultra-épurée, affinée à l'extrême, nécessite – tout comme le siège A.I. réalisé pour Kartell grâce à l'intelligence artificielle – un minimum de matière. « *Cette élégance du minimum évite à un produit de se démoder et garantit donc sa longévité.* »

Voyage intérieur

Le designer aux 10 000 créations a toujours été soucieux de l'environnement, refusant de s'ancrer dans une esthétique, privilégiant « *la rigueur, l'intuition et l'éthique* ». Pour autant, il n'est pas exempt de contradictions : il saute d'avion en avion, dessine des yachts de luxe et multiplie les projets liés au voyage intersidéral – dont Orbite, un complexe d'entraînement pour astronautes en puissance. « *Évidemment, le tourisme spatial n'est pas la finalité, mais il permet de financer la conquête de l'espace afin qu'on se la réapproprie, qu'on la retire des mains des militaires. Moi qui n'ai aucune influence, ne regarde rien, ne comprends rien, passe tout mon temps à imprimer ce que j'invente, je suis fou du génie humain, fou de nous, de notre intelligence, de notre évolution. Je la guette, essaie de la prévoir, de la comprendre. Par ailleurs, j'ai une véritable passion pour les bateaux et je me sers de ceux qui ont beaucoup d'argent afin de financer mes études. Car à côté de ça, je me suis battu pour ce que j'ai appelé le design et l'écologie démocratiques. Je sais faire les deux donc pourquoi choisir ? Être partout, tout explorer, du biberon le plus humble aux vaisseaux qui valent des milliards.* »

Ce concept d'ubiquité, qui régit *Ubik*, le fameux ouvrage du spécialiste de la science-fiction Philip K. Dick fascine notre Philippe. Au point qu'en 1979, il baptise son agence… Ubik. « *Cet auteur était le grand visionnaire de notre modernité détériorée. Le livre traite de mondes parallèles et on ne se sait jamais lequel est le vrai. C'est exactement ce que je ressens : tout est tellement relatif que rien n'existe. C'est pour cela que je suis autant attaché à l'amour : c'est tangible. Alors qu'une table n'est pour moi qu'un assemblage d'atomes.* »

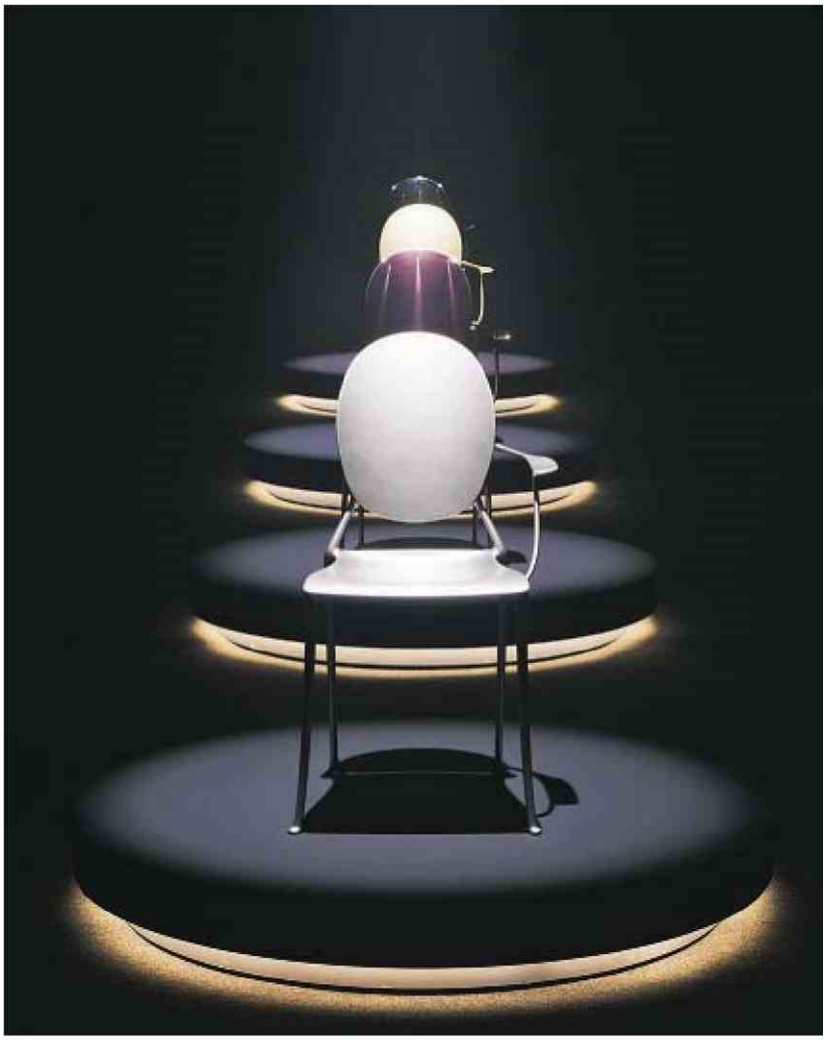
M. Starck se compare jeune garçon à *L'Enfant sauvage* de François Truffaut (1970) : « *J'étais mignon, bien élevé, mais farouche : j'ai passé toute ma vie à fuir, d'abord l'école, puis notre société que je n'ai jamais comprise. J'étais au-delà de l'autodidacte, légèrement Asperger, fuyant toute forme de rapport avec les autres. Déjà, sans le savoir, adepte du voyage intérieur. Je me cachais toute la journée, sur des étagères, derrière des portes cochères. Cela a formé mon imaginaire et j'ai développé un fort pouvoir créatif, onirique, à vivre toujours dans ma tête. C'est un peu gris, pénible, mais je ne connais que cela. C'est mon pays d'ailleurs.* »

Maladie mentale

En observant son père André, ingénieur en aéronautique et constructeur d'avions, attablé jour après jour à travailler, il se met à son tour à la création. « *Ces engins, il faut d'une part les penser pour qu'ils existent, et d'autre part faire preuve d'une rigueur absolue pour qu'ils ne tombent pas du ciel. Comme lui, je partage cette croyance en la science. J'adorais le geste des règles à coulisses qu'il utilisait pour effectuer ses calculs.* » Et de dormir chaque soir sous le bureau paternel. « *Lorsqu'il m'emmenait sur le terrain d'aviation, j'étais le fils d'un héros. On me disait qu'il était un génie, qu'il avait tout réinventé.* » Tel Œdipe, il tue le père assez vite, coupant les ponts au divorce de ses parents. « *Je ne supporte pas les hommes qui se conduisent mal avec les femmes. À 8 ans, j'ai voulu l'assassiner. J'avais tout prévu, caché le couteau de cuisine au manche de Bakélite rouge – j'ai d'ailleurs réalisé ensuite une collection d'objets en Bakélite rouge. Quand ma mère m'a empêché d'aller au bout de cette tentative, extrêmement déçu, je me suis contenté de le ruiner : je me suis introduit chez lui, ai volé un composant inestimable, qu'il avait mis des années à mettre au point, et je l'ai jeté dans l'étang de Saint-Cucufa* (à Rueil-Malmaison dans les Hauts-de-Seine, NDLR). »

Philippe évoque la beauté exceptionnelle de sa mère, les passants l'arrêtant pour lui demander s'il ne s'agissait pas de cette grande actrice dont ils avaient oublié le nom. Une grande bourgeoise un peu fofolle, élégante, qui peignait à ses heures perdues. Ses premières émotions liées au design se font « *en creux* » : « *Je vivais avec ma mère, sans le sou. Les appartements s'enchaînaient et nous partions sans payer le loyer. Nous n'avions pas de meubles et j'ai vécu ma jeunesse sur un matelas pneumatique voire à même la moquette, emmitouflé dans un sac de couchage ou blotti sous des piles de magazines. Je me suis tourné vers le design par malheur de n'avoir jamais eu de meubles.* » Pour faire plaisir à sa mère, il s'inscrit à l'École Camondo, à Paris. Une perte de temps : il n'assiste pas aux cours, certifie qu'il dessinait mieux avant qu'après ces quelques années. Et son espoir de rencontrer (enfin !) des filles se heurte à sa grande timidité. « *Je n'ai jamais eu d'ambition, j'ai simplement fait ce qui est venu à moi. Je n'en suis pas fier. J'aurais préféré faire de "vraies" études, car vu ma maladie mentale qui s'appelle la créativité, je pense que j'aurais pu apporter des choses plus intéressantes au monde que des brosses à dents. Créer la vie ou la sauver est mieux que de l'améliorer.* » ■

LE FIGARO



Philippe Starck *(ci-dessus)* et sa chaise médaillon Miss Dior en matériau recyclable, fruit d'une collaboration avec Dior Maison.
TILL JANZ ; ADRIEN DIRAND/DIOR X PHILIPPE STARCK

LE FIGARO